



BANGUI, BOKASSA
ET LES SCIENCES SOCIALES
Yvon CHATELAIN

L'année 1969 est celle qui a vu les premiers hommes marcher sur la lune. En ce temps-là, Jean-Bedel Bokassa portait le grade de général. Il n'était pas encore parvenu à celui de maréchal et ne songeait peut-être pas à devenir empereur, mais il régnait déjà en maître sur le Centrafrique. L'Ambassadeur de France dans le pays était le baron Albert de Schonen. Et moi, Yvon Chatelain, j'étais le directeur du Centre Orstom de Bangui.

En réalité, les relations entre Bokassa et la France commençaient à s'envenimer sérieusement. Monsieur de Schonen devait supporter les sautes d'humeur et les mauvaises manières de l'ancien adjudant de la coloniale devenu Chef d'État. Je dois dire que M. de Schonen, aristocrate jusqu'au bout des ongles, a été le plus brillant et le plus cultivé de tous les ambassadeurs français que j'ai rencontrés en Afrique. Il s'intéressait vraiment à la petite communauté orstomienne de Bangui et aux scientifiques de passage.

C'est ainsi qu'il eut l'idée de faire visiter le Centre Orstom au Général Bokassa qui n'y était jamais venu, bien qu'il possédât une maison personnelle à proximité. Cette visite de l'Orstom devait d'ailleurs se révéler une réussite. Elle a procuré une pause dans les relations tendues entre Bokassa et de Schonen, et notre ambassadeur en a été très satisfait. Bokassa était entouré d'un grand nombre de ses ministres. Bon enfant, il s'est montré agréable et s'est amusé devant les sismographes, les cartes et les gadgets disposés à son intention. Cernée par des gardes du corps nombreux et puissamment armés, ma maison a servi de cadre au cocktail clôturant la visite.

Bokassa se montrait coutumier de soudaines volte-face. Enjoué, sincèrement aimable un jour, il piquait le lendemain des colères terribles et se montrait capable des plus grandes incongruités et des pires cruautés. Les Centrafricains ont été bien entendu ses grandes victimes. Les coopérants étaient plus épargnés mais, quelque temps après l'anecdote que je raconte, Monsieur de Schonen était remercié et renvoyé en France, tous les instituts de recherche agronomique expulsés, les seuls organismes scientifiques à rester dans le pays étant l'Institut Pasteur et l'Orstom.

Quelques jours avant la date prévue pour la visite, j'avais reçu un émissaire de la Présidence venu me demander de lui communiquer le texte du discours que j'étais censé prononcer pour la réception du Chef de l'État. J'ai donc rédigé un texte expliquant ce qu'était le Centre Orstom, exprimant les banalités diplomatiques d'usage, et le lui ai fait parvenir. Deux ou trois jours plus tard, le même émissaire est revenu. Mon texte était agréé mais on me demandait, puisque j'avais si bien fait le premier discours, de rédiger aussi celui que Bokassa devait prononcer en réponse.

L'occasion était trop belle...

Il faut dire que le Centre Orstom était une implantation de petite taille et ne comportait que des sciences de la nature : géophysique, géologie, pédologie, hydrologie, entomologie. Les sciences sociales n'y étaient pas présentes. Or le Centrafrique était à cet égard un pays aussi intéressant qu'un autre, universitaires métropolitains et chercheurs du CNRS le savaient bien. Je voyais souvent venir en mission l'anthropologue Éric de Dampierre, les linguistes Luc Bouquiaux, Jacqueline Thomas, Claude Hagège, pour ne citer que les plus connus d'entre eux. Je les ai d'ailleurs soutenus le plus possible, avec les moyens matériels du Centre Orstom.

Il était clair que l'Orstom ne pouvait pas se placer sur les mêmes thèmes qu'eux mais je pensais souhaitable de ne pas abandonner complètement le créneau des sciences sociales, et de réaliser des études plus directement liées que les autres aux problèmes de développement. La Direction Générale de l'Office ne voulait pas en entendre parler, craignant sans doute de trop s'engager dans un pays instable.

Puisqu'on me demandait de faire parler Bokassa, je lui ai fait dire ce que, à mon sens, il aurait dû penser spontanément. A savoir que le Centre Orstom était remarquable, ses réalisations scientifiques dignes du plus grand éloge, que lui-même Bokassa s'en réjouissait fort, mais que le pays avait besoin aussi d'autres sortes d'études, en particulier sur l'urbanisation rapide se produisant alors dans la capitale.

Après la visite, il n'a pas été difficile pour moi d'obtenir une copie du discours de Bokassa, dans la frappe du secrétariat de la Présidence, puis de la transmettre à la Direction Générale de l'Orstom avec un honnête et fidèle compte-rendu de ce qui s'était fait et dit au cours de la visite du Chef de l'État, en présence de nombreux Ministres et de l'Ambassadeur de France.

Je n'obtins aucune réponse.

Pourtant, quelque temps plus tard, est arrivé à Bangui, pour une assez longue mission, notre collègue Jacques Binet, dans le but de prendre contact avec le Ministère de l'Urbanisme et de réaliser les enquêtes qui paraîtraient les plus appropriées.

Dans sa grande sagesse, l'Orstom avait choisi un chercheur qui se trouvait être ancien Administrateur de la France d'Outre-Mer, connaissant bien les jeunes pays africains, et ne risquant pas d'y véhiculer les idéologies soixante-huitardes de l'époque, peu compatibles à tout dire avec la philosophie expéditive et les manières lourdes du futur Empereur. La mission de Jacques Binet est d'ailleurs restée sans lendemain et, quelques années plus tard, le Centre Orstom a commencé à se vider de ses chercheurs, pour n'être plus aujourd'hui, hélas, qu'une coquille vide.

Longtemps après, j'ai eu beaucoup de plaisir à découvrir la trace de l'étude de J. Binet dans le très beau livre de notre collègue Yves Boulvert, « Bangui 1889-1989 ». Il s'agit de la réunion des témoignages écrits, des dessins et des photographies, laissés par les voyageurs (parmi lesquels figurent de grands écrivains, comme André Gide) qui ont connu la ville de Bangui pendant le premier siècle de son histoire. En fin du livre, se trouve une longue citation de l'enquête effectuée à l'époque par Jacques Binet sur la façon dont les jeunes banguissois, élèves des écoles, percevaient leur ville.

Il y a là un symbole attachant. Les individus ayant laissé des témoignages sur Bangui, pendant le premier siècle de son existence, occupant la majeure partie du livre d'Yves Boulvert, étaient pratiquement tous des

Yvon CHATELAIN

Français. Avec les écoliers de Jacques Binet s'exprimant en fin du livre sur les cent ans de la ville de Bangui, il semble que le panorama change définitivement, que l'histoire coloniale et post-coloniale prenne fin, et que l'histoire centrafricaine commence.

Faut-il l'ajouter en conclusion ? A l'époque du discours de Bokassa et de l'enquête de Jacques Binet, je n'étais pas seulement directeur de Centre, j'étais surtout un chercheur en sciences du sol. Par la suite, j'ai quitté la Commission de Pédologie et je suis passé dans celle des Sciences Sociales.

Mais ceci est une autre histoire...